

de Martens, la fille d'un marchand de soieries. . .

—Et ! ce n'est pas elle ; . . c'est sa mère, une orgueilleuse folle, une extravagante qui veut que sa fille soit non seulement riche, mais tirée ! Or, la révolution, en épargnant ma fortune, m'a dépouillé de mon titre de marquis. Je suis simple citoyen français ; et de plus, assez suspect, m'a-t-on dit, à messieurs nos cinq souverains du Directoire exécutif. Voilà ce que je suis : et ce n'est pas assez pour madame de Martens, qui recherche pour sa fille l'alliance d'un prince ! . . Il faudra qu'elle aille le chercher au delà des frontières ; car il n'y a plus de princes chez nous pour le moment ; et je ne vois guère que l'Angleterre ou l'Allemagne qui puisse fournir aujourd'hui des maris de qualité. . . Ah ! je suis piqué au vif ! refusé ! avec dédain, avec mépris !

—Touche-là, mon ami, reprit Vilmot. Moi, qui te parle, j'ai été victime d'un refus tout à fait semblable.

—Bah ! et de qui donc ?

—D'elle-même, de Pauline. Je t'ai caché ma mauvaise aventure, tant que je t'ai vu plein d'espoir. Mais maintenant qu'il s'agit de te consoler. . .

—Non pas, Vilmot. Il s'agit de me venger.

—De nous venger ! c'est cela. Déjeunons d'abord.

Et les deux amis s'attablèrent.

—Tu sais, continua Vilmot, que ma bourse et mon épée sont à ton service.

—Merci ; j'accepte l'une et l'autre ; dans l'occasion, s'entend ! car, grâce au hasard ou à la Providence, en perdant mes titres, j'ai conservé mon opulence d'autrefois. Il me reste quelques paillettes de mon ancien habit de marquis ! Quant à l'épée, celle du soldat est d'aussi bonne trempe que celle du gentilhomme. . . Nous aurons peut-être bientôt l'occasion de dégainer. Il y a quelque part un certain colonel Damas. . .

—Ah ! oui, Damas ! . . le cousin de Pauline. —Un mauvais plaisant qui ne m'a épargné aucun compliment railleur, aucune ironie ! . . il semblait prendre plaisir à me voir humilier !

—Comptes-tu le rencontrer ici ?

—Non : c'est un autre homme que je cherche.

—Qui donc ?

—Tu vas le savoir.

Et s'approchant de la fenêtre, Edouard appela : Père Daniel.

Le vieil aubergiste leva la tête.

—Oui, c'est toi que j'appelle, mon vieil hôtelier ! . . Aimes-tu mieux que je t'appelle mon vieux garde-chasse ?

—L'un et l'autre, à votre choix, citoyen Les-cas. —Hein ! grommela Edouard en regardant Vilmot. . . Il y eut un temps où le marquis m'appelait monseigneur ! . . Eh bien, mon camarade, monte ici, j'ai à te parler.

Daniel prit congé de la mère Philippine, posa son fusil sur le banc de pierre, et monta à la chambre verte. Les deux amis lui offrirent un verre de vin. Lorsqu'il se fut essuyé la bouche du revers de la main :

—Eh bien ! Daniel, quoi de nouveau dans les environs ? lui demanda Edouard.

—Ma foi ! rien de rien ; peu de lièvres, quelques compagnies de perdreaux, . . mais pas une bécasse ; c'est à regretter son coup de fusil.

A propos de fusil, n'est-ce pas aujourd'hui que vous nommez un roi, vous autres ?

—Un roi ! dit Vilmot avec surprise.

—Oui, le roi du tir. . . Des acclamations bruyantes éclatèrent au dehors et firent expirer la réponse sur les lèvres de Daniel. Des voix confuses s'approchaient, mêlées à de fréquentes détonations.

—Le roi du tir ? répéta Daniel. Tenez, on vient de le nommer.

—Et c'est . . .

—Écoutez !

Les voix s'étaient rapprochées, la clameur devint plus distincte. Les paysans criaient : *Vive Michel ! Vive le prince !*

—Je croyais, observa Vilmot d'un air moqueur, que vous n'aviez plus de princes en France.

Vous voyez que si ! nous avons encore ceux-là : les princes du tir ! Michel est prince, par la grâce du coup de fusil ; et les garçons le portent en triomphe.

—Quel est donc ce Michel ? demanda Vilmot.

—Un grand drille, des mieux taillés, répondit Edouard. Je l'ai rencontré plusieurs fois, rôdant autour de la maison de madame de Martens. Le drôle paraît fort galant ; il envoie des bouquets à mademoiselle Pauline. . .

—Et ça doit être de fiers bouquets ! interrompit Daniel. Feu son père, le brave Schirmer, se connaissait en jardinage. . .

(A continuer.)